est également le pays des majas, de ces femmes dont le nom ne doit pas les faire confondre avec l'espèce dont il vient d'être parlé; elles sont aussi séduisantes que les majos peuvent être repoussans. Un air dégagé, une tournure aisée, une démarche leste, un œil vif, attrayant, animé, un sourire fin et agréable, une taille svelte, une chaussure recherchée, un costume élégant et léger, des graces variées, un son de voix cadencé, une amabilité naturelle, des gestes expressifs, sont les attributs de ces femmes aussi dangereuses qu'aimables.

« Habiles dans l'art de séduire, elles connoissent tous les moyens d'y réussir; elles les employent avec adresse, le plus souvent avec succès; libres dans les propos, plus libres

dans le maintien, elles agacent, elles attaquent, elles invitent, et il est difficile de leur résister ».

Quoique l'on ne produise les majos et les majas sur le théâtre espagnol que pour les tourner en dérision, ces amusantes copies font quelquefois naître le désir de les imiter. Les jeunes gens d'un rang distingué, jaloux de se singulariser, adoptent le costume, le ton de voix, les manières de ces fats ridicules. C'est ainsi que sur la scène française on voyoit autrefois Bellecourt singer, dans l'*Homme à bonnes fortunes*, les manières des jeunes seigneurs, et être ensuite copié lui-même par ceux qu'il avoit voulu contrefaire.

GITANOS.

Les Bohémiens, cette race errante, sur l'origine de laquelle plusieurs savans ont publié dernièrement de laborieuses recherches, existent en Espagne depuis un temps immémorial. On leur donne le nom de *Gitanos*, qui paroît être une corruption du mot primitif *Ægyptianos*, c'est-à-dire Egyptiens. Du même terme les Moldaves ont fait Cyganis ; les Allemands *Zigeuner* et les Anglais *Gypsies* (1).

(1) M. Grellmann fait venir de l'Indostan cette race singulière.

L'époque la plus reculée où leur présence en Espagne soit constatée, ne remonte cependant pas au-delà du commencement du 15e siècle; mais il est probable que l'établissement des Gitanos, dans ce pays, s'étend beaucoup plus loin. Ces hordes d'aventuriers parcourant toutes les contrées de l'Europe, et proscrites partout, se fixèrent en Andalousie. Les nobles trouvèrent quelque intérêt à les protéger, et partagèrent avec eux le fruit de leurs brigandages.

Les premiers Bohémiens ont paru dès le temps de la république romaine. C'étoient des vagabonds qui vivoient aux dépens de la crédulité des peuples; non-seulement ils prétendoient avoir le don de guérir de toutes les maladies, mais ils mena-

çoient, au nom d'Isis, de rendre aveugles ceux qui leur refusoient des aumônes, ou de leur communiquer par des paroles mystérieuses une espèce de lèpre, nommée *Tympanite de Péluse.*

En Espagne, ils extorquèrent de même de l'argent en disant la bonne aventure, et ils suppléèrent par des filouteries aux tributs volontaires, toujours trop modiques à leur gré.

Aventino del Rio, Sébastien Muntero et d'autres auteurs, ne parlent qu'avec effroi des déprédations des Gitanos. Ils les représentent comme des sorciers et couverts de tous les genres de crimes.

La poltronnerie seule empêche les Gitanos de se livrer plus souvent qu'ils ne font, à des attaques à force ou-

verte. Cependant il est des exemples de brigandages attroces commis par eux. Ils ont entr'autres attentats pillé la ville de Logrogno, pendant que la peste y régnoit, et que les habitans étoient trop foibles pour se défendre.

Avant l'édit de Charles III qui a proscrit cette race impie et dangereuse (quoiqu'il s'en cache encore un grand nombre sur les divers points du royaume) les Gitanos s'étoient rendus redoutables. Ils vivoient au milieu des bois et des montagnes dans des repaires inaccessibles où ils bravoient toute surveillance de la police; et sortant par bandes de dix ou douze ils infestoient les environs.

« Dans les campagnes, dit M. de la Borde, ils voloient les fruits des jardins et les volailles des basses-cours.

« Sur les chemins ils arrêtoient les voyageurs ; ils leur demandoient l'aumône, ils les forçoient à se laisser dire la bonne aventure, et ensuite à leur donner de l'argent; ils leur escamotoient ce qu'ils pouvoient leur attraper : ils étoient des filoux très-habiles et très-adroits; quelquefois ils détroussoient absolument les passans.

« C'étoient presque toujours les femmes qui portoient la parole ; leur ton étoit leste, hardi, grivois, licencieux, agaçant jusqu'à la dernière impudence.

« Ils entroient quelquefois dans les villages, et rien n'y étoit en sûreté; leur arrivée y répandoit la terreur; on fermoit les portes des maisons;

les femmes et les enfans se cachoient. . . .

« Ils se perpétuoient de père en fils ; s'aggréegoient même d'autres oisifs, d'autres vagabonds ; leur race se maintenoit ainsi, et se conservoit toujours.

« Ils étoient agiles, robustes, endurcis à la fatigue ; leurs gestes étoient animés et expressifs ; leur langue avoit une volubilité impétueuse ; ils mentoient avec impudence ; ils donnoient à leurs mensonges un air, trop souvent persuasif, d'une vérité ingénue. Leur visage étoit basané, fin, malin, rusé; ils avoient, en un mot, cette tournure qui est ordinaire aux fripons adroits et expérimentés dont tout l'art consiste à faire des dupes. »

Depuis l'édit de Charles III, les Gitanos ont été obligés de se fixer dans différens villages et d'y exercer un métier quelconque. Ils ne peuvent s'absenter du séjour désigné que pour peu de temps et avec la permission formelle des autorités.

Tous parlent l'espagnol, ils ont cependant entr'eux un argot particulier qui paroît être le même dans tous les pays que parcourent leurs tribus nomades.

Quoique le plus grand nombre des Bohémiens habitent la Hongrie et l'Allemagne, les écrivains allemands sont peu d'accord sur les caractères distinctifs de leur idiôme. Les uns veulent que ce soit une véritable langue, d'autres prétendent que c'est un jargon de convention analogue à

celui qui est usité dans les prisons ou parmi les voleurs. Cette langue paroît trop compliquée pour être le fruit d'une simple convention, et pour que des tribus séparées par des centaines de lieues en aient conservé la tradition intacte.

Le langage des Bohémiens ou des Gitanos n'a pas un mot, pas un son, pas une inflexion qui se réfère à l'idiome allemand avec lequel il devroit naturellement avoir des rapports. Büsching prétend y avoir découvert des termes valaques, slavons, hongrois, etc., mais c'étoient peut être autant de néologismes, et l'effet du mélange nécessaire des idiomes. Il ne seroit point sans doute impossible de découvrir dans l'idiome des Gitanos quelques locutions espagnoles.

Ce qui rend au surplus le problême difficile à éclaircir, c'est le défaut de monumens; les Bohémiens ne savent, en général, ni lire, ni écrire, et l'on ne peut connoître s'ils ont eu dans l'origine, une écriture particulière à leur langue.

Obligés de se fixer dans les villages qu'ils ont choisis, ou qui leur ont été assignés pour leur résidence, les Gitanos n'en ont pas moins conservé le ton, les manières et le genre d'habillemens de leurs ancêtres.

Leur garde-robe est fort économique, presque jamais ils ne portent ni bonnet, ni chapeau, ni rescille pour se couvrir la tête; ils ont peu de linge, et tout leur vêtement consiste pour l'ordinaire, en une chemise et une paire de culottes.

Ce n'est pas qu'ils aient les beaux habits en horreur : la pauvreté seule leur a donné l'habitude de cette privation. S'ils peuvent se procurer un vêtement somptueux par don, par vol, ou même par achat, ils en saisissent volontiers l'occasion, et se couvrent de cette parure sans prendre garde si elle s'accorde avec le reste de leur costume. Mais comme ils aiment pour le moins autant les liqueurs fortes que le luxe des habits, ils vendent ou mettent en gage leur riche vêtement presque aussitôt qu'ils se le sont procuré, et demeurent constamment couverts de haillons.

Le vert est une couleur qui plaît aux Bohémiens, mais ils préfèrent de beaucoup la couleur rouge. Ce goût leur est commun avec les races

d'hommes qui tirent leur origine de la Tartarie.

Les femmes sont dans un état aussi misérable, aussi délabré que les hommes, et l'on éprouve à leur vue un dégoût invincible. Souvent le costume des deux sexes est difficile à reconnoître, car les femmes portent volontiers de longs pantalons de tricot.

Cette simplicité ordinaire ne les empêche pas non plus de se parer quand elles en trouvent l'occasion. On les voit appliquer sur leurs tempes de grandes mouches de soie noire, et charger de clinquans leur cou et leurs oreilles.

Fainéans à l'excès les Gitanos ne se sont livrés que par force à des professions utiles. Quelques-uns ont embras-

sé le métier de forgeron; ils fabriquent des fers de cheval, des anneaux de fer, des clous, des couteaux, des cachets, de grosses aiguilles; ils raccommodent les vieux chaudrons, et font divers petits ouvrages en cuivre ou en étain.

Ils emploient pour cela les instrumens ou les matériaux les plus grossiers. Un vieux morceau de ferraille, corrodé par la rouille, leur tombe-t-il sous la main, ils s'en emparent pour lui donner une nouvelle forme. Une grosse pierre leur sert d'enclume; ils allument du feu avec de la bruyère, s'ils n'ont pas d'autre combustible. Ils ne travaillent point debout, comme nos forgerons, mais assis. Cette position très-favorable à leur goût pour la paresse, est néces-

sitée d'ailleurs par les petites dimensions de leurs outils : c'est une femme ou un enfant qui fait agir le soufflet.

Les femmes font le commerce des vieux habits, ou vivent du produit de leurs débauches. Un plus grand nombre se livre au métier lucratif de dire la bonne-aventure ; c'est par la chiromancie, c'est-à-dire par l'inspection de la main qu'elles se flattent de deviner le passé et de prédire l'avenir.

On leur suppose aussi le secret de remèdes efficaces, le talent de guérir les bestiaux malades, ou de découvrir les effets volés. Il n'est point de ruses qu'elles n'emploient pour accréditer l'opinion que les gens simples de la campagne ont de leur savoir-faire. Voici un de leurs tours les plus singuliers.

Il arrive quelquefois qu'un pauvre fermier voyant une de ses vaches refuser tout-à-coup de manger, croit qu'on a *jeté un sort* sur son étable. Il va aussitôt chercher la Bohémienne, et la prie de visiter la bête malade. La Bohémienne s'enferme dans l'étable après avoir fait retirer tous les témoins; quelque temps après elle appelle le propriétaire de l'animal, assure que le charme a opéré, et que la vache est guérie. On voit en effet l'animal manger de bon appétit, comme s'il ne lui étoit rien arrivé; et la multitude de crier au miracle.

Ce prestige s'opère par des moyens fort naturels, mais il exige d'adroites préparations. La Bohémienne qui vise au double but de gagner de l'argent par une cure merveilleuse, et en

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID
Comunidad de Madrid

Danse des Gitanos.

même-temps d'accroître sa réputation pour l'avenir, s'approche adroitement d'un troupeau, et sans que le bouvier l'aperçoive, frotte le museau d'une des vaches avec une composition d'un goût détestable. Dès ce moment, l'animal refuse toute nourriture. La Bohémienne n'a donc autre chose à faire que de laver en secret le museau de la vache, avec une liqueur qui détruit ou neutralise l'effet de la première. L'odorat de la vache étant rétabli, elle reprend le cours de ses fonctions.

Les Bohémiens des deux sexes sont d'intrépides danseurs; ils exécutent pour quelques pièces de monnoie leurs danses lascives (1). Ils jouent

(1) Voyez la planche en regard.

aussi de quelques instrumens à vent, d'une espèce de violon, et de la guitarre. Il y a des Bohémiennes qui excellent dans la musique vocale, et Swinburne assure que plusieurs d'entr'elles font leur fortune, *en ne donnant que des chansons.*

Leurs mariages sont précoces. A peine un jeune homme a-t-il atteint l'âge de quatorze à quinze ans qu'il se choisit une compagne âgée ordinairement d'une ou deux années de moins que lui. Un homme de leur caste fait les fonctions de prêtre; les cérémonies nuptiales ne sont pas longues. Les Gitanos ne sont arrêtés par aucune considération de proximité des liens du sang. Mais ils ne prennent jamais une épouse qui ne soit pas de leur caste.

Les malheureuses femmes sont traitées avec une excessive sévérité ; des coups appliqués avec force sont la punition des moindres fautes ; leurs maris ont droit de les répudier quand il leur plaît.

Comme les femmes sont sujettes à avoir beaucoup d'enfans, et que les ménages des Gitanos sont très-pauvres, on ne fait pas beaucoup de cérémonies pour recevoir un nouveau-né. La plupart du temps les accouchemens se font en plein air par une sage-femme de la même caste ; on lave l'enfant dans l'eau froide, et on l'enveloppe de haillons.

Vient ensuite le baptême. Quoique ces peuples n'aient point, à proprement parler, de religion, ils se disent chrétiens, et même hors de l'Es-

pagne, ne négligent point le baptême. C'est sans doute afin de donner une plus sûre garantie de leur exactitude à accomplir cette formalité, que les Gitanos emploient le plus souvent pour parrain et marraine des individus connus notoirement pour n'être pas de leur caste. Mais les témoins sont presque toujours des misérables qui ne valent pas mieux que les Gitanos.

Quelquefois à la vérité ces hommes adroits spéculent sur la commisération des ames pieuses. Il peut arriver qu'une personne riche, charmée de la jolie figure d'un enfant, demande s'il est baptisé. Les père et mère répondent qu'il ne l'est pas encore. Un parrain et une marraine se présentent aussitôt, et ne manquent pas de

faire à l'enfant et à ses parens des cadeaux de quelque valeur. Ceux des Gitanos qui enfreignent les ordonnances, et errent d'une province à l'autre, font ainsi baptiser leur enfant deux ou trois fois sur la route.

Les femmes des Gitanos ne se plaignent pas de leur fécondité. La vue d'un malheureux enfant dans leurs bras leur procure des aumônes plus abondantes, et leur fait pardonner leurs vols, quand on les surprend en flagrant délit.

Les enfans élevés avec une dureté extrême, et nourris des alimens les plus grossiers, sont cependant bien faits, très-vifs, très-bien portans, et sont surtout remarquables par la beauté de leurs yeux. Vêtus de quelques misérables lambeaux pendant

l'hiver, et absolument nus pendant l'été, toute la parure de ces enfans consiste dans la manière dont leurs cheveux sont relevés sur le sommet de la tête.

A peine un petit garçon, ou une petite fille sont-ils en état de courir, qu'on leur apprend à danser d'une manière bizarre. Il faut qu'ils sautent sur une jambe, en tenant l'autre étendue en arrière. A mesure qu'ils grandissent, on leur apprend différens tours, différentes attitudes grotesques, pour qu'ils puissent gagner leur vie en amusant les passans.

Le père se charge de l'éducation physique; la mère préside à l'éducation *morale* : c'est elle qui leur enseigne à voler. On ne leur donne guères de coups que lorsqu'ils mon-

trent de la maladresse en ce genre ; le reste du temps ils sont caressés par leurs parens, et cela même contribue encore à développer leurs penchans vicieux.

Les Gitanos sont en général d'une santé robuste, ils ne connoissent, pour ainsi dire, ni maladies, ni médecins. En cas d'indisposition, ils mettent dans leur soupe un peu de safran, ou bien ils se scarifient diverses parties du corps : seule manière dont ils pratiquent la saignée. Quand ils se sentent menacés d'une mort prochaine, comme ils n'ont l'idée d'aucuns secours, ni temporel, ni spirituel, ils s'abandonnent à un lâche désespoir, et pleurent quelquefois comme des enfans. Tel est le

prix qu'ils attachent à la vie, que parmi eux on ne voit presque pas de suicides Ils ne privent jamais non plus leurs enfans du jour qu'ils leur ont donné. S'il est vrai qu'ils soient d'une origine orientale, et qu'ils proviennent, comme le soutient M. Grellmann de la caste indienne des Sudders, leurs mœurs, sous ce rapport, ont subi une importante et salutaire révolution.

Quand un Bohémien est mort, sa veuve, ses parens font retentir l'air de leurs lugubres acclamations. Les mêmes cris accompagnent le convoi, et en font à-peu-près la seule cérémonie.

Les auteurs dramatiques espagnols placent souvent des Gitanos dans les

Saynètes et les *Tonadillas*, espèce d'intermèdes; en effet les copies, aussi bien que les modèles de cette race, plaisent beaucoup aux gens du beau monde.

« On leur prête sur le théâtre, dit M. Bourgoing, des rôles piquans par leur originalité, mais dont l'effet est d'apprivoiser avec le vice, en le parant des fleurs de la gaîté.

« Ce sont, pour ainsi dire, les bergers de la scène espagnole, moins insipides assurément, mais aussi moins innocens que les nôtres. Leurs escroqueries, leurs complots, leurs intrigues amoureuses, dignes de leurs mœurs, sont le sujet de plusieurs intermèdes, et l'école à laquelle se forme plus d'un spectateur ».

M. de la Borde a donc peut-être tort de dire qu'aujourd'hui l'on n'entend plus parler des Gitanos. On y faisoit peut-être peu d'attention pendant le cours de la dernière guerre, lorsque toute la population couroit aux armes, et que la levée des *guerillas* ouvroit une vaste carrière à la foule des hommes avides de pillage et de butin. Sans doute les Gitanos se distinguoient à peine alors des autres Espagnols animés par les mêmes passions soit de la haine et de l'esprit national, soit de la cupidité.

« Ils exercent, dit M. de la Borde, les métiers qui sont le plus analogues à leur ancien génie, ceux où il est plus aisé de faire usage de leur adresse à tromper, principalement ceux de

revendeurs, de maquignons, de tondeurs de mules, de cabaretiers, de taverniers.

« Ils ne vivent qu'entr'eux; les autres les fuient, et leur témoignent du mépris et de la méfiance ».

FANDANGO ET BOLÉRO.

La danse des Gitanos, les attitudes non moins grotesques des fakirs ou mendians arabes, n'ont pas peu contribué peut-être à communiquer aux danses nationales des Espagnols un caractère particulier.

C'est en Andalousie que l'on est le plus passionné pour le fandango, le boléro et autres exercices de ce genre; les acteurs qui les exécutent sur le théâtre de Madrid, prennent ordinairement le costume andalous.

Dans la bonne société, l'on ne danse presque plus le fandango; on

y a substitué le boléro ou voléro (1); depuis quelque temps le menuet, les contre-danses françaises acquièrent de la vogue.

Le menuet déjà grave par lui-même est devenu plus sérieux encore chez les Espagnols; cependant les anciennes danses du pays sont d'une vivacité remarquable.

Le fandango et le boléro s'exécutent entre deux personnes. Les seguidillas, espèce de contre-danse, se font à huit; on y a adapté les pas et une partie des mouvemens des deux premières danses. C'est à-peu-près

(1) Dans la prononciation espagnole, le *b* et le *v* sont distingués par une nuance presque imperceptible : les nationaux s'y trompent eux-mêmes.

comme si dans nos salons on exécutoit une gavotte à quatre, chaque couple faisant alternativement ses passes.

« Il y a lieu de croire, dit M. de la Borde, que c'est du fandango que Martial a voulu parler, lorsqu'il *fait tomber le poids de sa satyre* sur les danses lubriques de la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, surtout sur celles du canton de Cadix, et sur la manière voluptueuse dont les femmes les exécutent.

« C'est une danse vraiment extraordinaire : un voyageur de nos jours, M. Baretti, l'a définie avec raison une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps ; le boléro en est une imitation, mais dépouillée des accessoires qui donnent au fandango, un caractère beaucoup plus libre ».

Callimaque dans son hymne sur Délos décrit une danse pour laquelle, dit-il, Thésée étoit passionné. Sa ressemblance avec le fandango est frappante.

Pline, dit entr'autres dans une de ses épîtres : « Venez ce soir, nous souperons ensemble : nous boirons d'excellens vins; les paons, les rossignols, les grives de Malte, le *sanglier à la Troyenne* (1), rien ne sera oublié, et je vous procurerai le divertissement d'*une danse espagnole.* »

Les danseurs règlent eux-mêmes

(1) Un commentateur a pris, au sujet de ce passage, la peine d'observer qu'il ne faut pas confondre le *sanglier à la Troyenne* avec les *hures* et autres charcuteries de *Troyes en Champagne.*

la cadence de leurs pas au son des castagnettes, tandis qu'un ou plusieurs musiciens les accompagnent avec la guitare et le tambourin (1).

Le boléro, quoique plus décent que le fandango, a cependant moins de gravité. La danseuse surtout doit donner à ses pas une vivacité singulière. La tête, les yeux, tous les traits du visage ne sont pas moins en action que les bras et les pieds.

On a donné ces dernières années avec beaucoup de succès au théâtre du Vaudeville une jolie pièce, intitulée le *Procès du Fandango*. C'est l'imitation d'une comédie espagnole. Mais dans celle-ci ce n'est pas devant des juges de province que s'élève cette

(1) Voyez la planche en regard.

Le Bolero.

BIBLIOTECA
NACIONAL DE MADRID

grave contestation, c'est devant le *consistoire à Rome*. Telle est la liberté que se donnent les poëtes dramatiques espagnols qu'ils ont osé représenter le Pape et le sacré collége occupés de la question de savoir s'ils n'interdiront point le fandango, sous peine d'excommunication contre les danseurs. Cependant un des opinans fait sentir qu'on ne sauroit condamner légèrement une pareille danse sans la connoître. Sur sa proposition, un jeune couple est introduit, et au son des instrumens déploye les graces séduisantes du fandango. La gravité des juges ne tient pas à cette épreuve. Le lieu des délibérations se transforme en salle de danse ; prêtres, cardinaux et le Pape lui-même se mettent de la partie; le fandango est absous.

Cette comédie a pour fondement une anecdote populaire ; M. Townsend, qui la rapporte sans prétendre lui faire accorder plus de foi qu'elle n'en mérite, observe cependant qu'il ne seroit pas difficile de la voir se réaliser.

« Si l'on entroit subitement, dit-il, dans un temple ou dans une cour de justice, en jouant l'air du fandango ou du boléro, prêtres, juges, avocats, auditoire, plaideurs et les accusés eux-mêmes quitteroient sur-le-champ leurs places, et se mettroient à danser. »

M. Picard a mis à profit cette idée dans une jolie scène de son Alcade de Molorido.

L'olle, le cachirulo, la guaracha et le sabateno, sont d'autres danses

qui s'exécutent par les gens du peuple, et qui ont plus ou moins de rapport avec le fandango. Le son de la guitare ou des castagnettes anime les danseurs; les femmes marquent la mesure en frappant du talon avec force. Il y a aussi des danses de batonistes qui s'exécutent dans diverses provinces, particulièrement à Valence.

L'une d'elles qui ressemble beaucoup à la pyrrique des anciens, consiste à jeter en l'air de longs bâtons et à les reprendre avec beaucoup d'adresse, sans que les bâtons des différens danseurs se heurtent les uns les autres, ou tombent à terre.

La danse des œufs est fort comique, mais nous voyons souvent nos bateleurs forains en exécuter une toute semblable; on arrange à terre

un grand nombre d'œufs placés symétriquement à des intervalles fort rapprochés. Il faut que les danseurs sautent au milieu des œufs, avec une mesure parfaite et sans jamais les toucher.

Lorsqu'on donne un bal dans une société distinguée, on choisit ordinairement parmi les cavaliers invités deux maîtres de cérémonie. Ils se nomment *bastoneros*, parce qu'ils tiennent une canne à la main et le chapeau sous le bras, pour se distinguer de la foule des danseurs. L'un des bastoneros est désigné pour les dames, l'autre pour les hommes. Ce sont eux qui choisissent les danseurs pour les menuets ou les contredanses. Sévères sur l'étiquette, ils règlent sur le rang et d'autres convenances

particulières la formation de ces groupes joyeux, et veillent à ce que chacun danse à son tour.

Autrefois la dame choisie pour danser ne devoit pas attendre que son cavalier vînt lui donner la main, elle devoit se rendre seule à la place désignée. Elle retournoit de même sans être conduite par son cavalier. Cet usage avoit pour fondement l'extrême jalousie des maris ou la surveillance rigoureuse des mères. Il ne falloit pas qu'une jeune personne se dérobât un seul moment dans la foule, qu'un seul mouvement de ses lèvres, qu'un seul de ses regards pût échapper à son argus, qu'elle pût recevoir ou donner, soit par parole, soit par écrit, l'indication d'un rendez-vous. Mais soit qu'on ait éprouvé que ce

soin extrême à sauver les apparences ne suffisoit point pour atteindre le but, soit que les mœurs aient été relâchées, on a adopté sous ce rapport l'usage français. Les cavaliers vont chercher les dames à leur place, et les reconduisent après la danse. Ils ont pareillement soin qu'elles ne manquent pas des rafraîchissemens nécessaires.

ROYAUME DE GALICE.

Cette province, érigée en royaume, vers l'an 1060 par Ferdinand, dit le Grand, roi de Léon et de Castille, étoit habitée autrefois par un peuple belliqueux, nommé les *Callaïciens*, d'où sont venus les noms de Galiciens et de Galice, par une très-légère altération dans la prononciation et l'orthographe.

Située à l'angle nord-ouest de l'Espagne, la Galice forme un carré irrégulier; elle est bornée à l'est par les Asturies, Léon et la vieille Castille; au midi par le Portugal; au nord

et à l'ouest par l'Océan. Saint-Jacques de Compostelle en est la capitale et le siège de l'archevêque; le capitaine général et l'audience royale résident à la Corogne. Les deux villes que nous venons de nommer, et le port du Ferrol, sont les plus importans de la Galice.

On compte sur l'immense développement de ses côtes une quarantaine de ports, ou petites anses, mais le Ferrol et la Corogne sont les plus propres à recevoir les bâtimens de guerre.

Cet avantage est racheté par l'humidité et l'insalubrité du climat. Le ciel est rarement pur et serein dans la Galice, et l'on a des pluies continuelles pendant une grande partie de l'année.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans cette province des exemples remarquables de longévité. Un laboureur de Fofinances mourut en 1726, âgé de cent quarante-six ans.

A la même époque le curé de la paroisse de San-Juan de Poyo avoit administré les sacremens à treize malades dont les âges réunis faisoient quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf années. Le plus jeune avoit cent dix ans; le plus vieux cent vingt-sept.

Compostelle est l'ancienne Brigantium. Voici, selon la légende, le motif du changement de son nom.

Saint-Jacques devoit souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une étoile: de là est venu le nom de *Campo-Stella*. Le zèle et la crédulité

du peuple vont bien plus loin, et l'on montre à *Padron*, village près de Compostelle, une pierre creuse, laquelle suivant la tradition, n'est autre chose que le petit bateau où Saint-Jacques arriva après avoir traversé des mers périlleuses.

On ne dit pas si c'est véritablement sur cette pierre que le Saint a navigué, ou si le bâtiment dont il s'est servi a subi cette métamorphose.

Le tombeau du Saint est dans la cathédrale et attire continuellement une foule de pélerins, non-seulement des diverses contrées de l'Espagne, mais de l'intérieur même de la France. Notre roi Louis-le-jeune fut du nombre de ces pieux voyageurs.

La statue de Saint-Jacques, haute de deux pieds, est en or massif (nous

ignorons si elle est restée dans cette ville à l'approche des Français, ou si on l'y a rapportée après l'avoir enlevée par une précaution assez sage). Les reliquaires sont en vermeil, et enrichis d'une profusion de pierreries. La coupole de la chapelle est incrustée de lames d'or et d'argent. On y brûle toutes les nuits plus de mille bougies.

« Qu'on se fasse, si on le peut, dit M. de la Borde, l'idée de la féerie de ce lieu, par la réflexion de cette quantité de lumières sur ces masses d'or, d'argent, ciselées de toutes les façons, et recouvertes de diamans, pierreries et perles. La vue en est éblouie, mais elle se repose bientôt avec complaisance sur un

millier de fidèles qui jour et nuit y sont prosternés ».

La Corogne, en espagnol *Coruna* est une des places maritimes les plus importantes de l'Espagne. C'est par là que l'armée anglaise vivement poursuivie par les Français, parvint à faire sa retraite et à s'embarquer en bon ordre, mais le général Moore paya de sa vie le salut de ses troupes. Il fut tué dans un combat très-vif d'arrière-garde.

Quelques personnes pensent que ce nom de *Coruna* est une corruption de *corona* qui dans la même langue signifie *couronne*, et indique la forme circulaire du port. D'autres assurent que ce mot n'est qu'une altération de *colomna* ou *coluna*. En effet on admire encore dans cette ville

un tour cylindrique, ouvrage soit des Phéniciens, soit des Romains, que les uns appeloient la colonne d'Hercule, les autres la colonne de Mars. Quoi qu'il en soit, ce monument est admirable par son élévation prodigieuse, par la hardiesse et la solidité de sa construction.

« Si cette tour, dit M. de la Borde, est l'ouvrage des Phéniciens, comme tout porte à le croire, il est possible de tout concilier en supposant que les Romains, voulant conserver ce monument, et en reconnoissance de leur triomphe sur les Carthaginois, enfans des Phéniciens, l'ont consacré à leur divinité tutélaire.

Le Ferrol, à dix lieues du cap Ortégal, n'étoit encore en 1754 qu'une bourgade occupée par des caboteurs

et des pêcheurs. Depuis ce temps l'amélioration du port a favorisé l'accroissement de la ville. Ce port a l'avantage d'être garanti de tous les vents; mais il n'est ouvert qu'à la marine royale. Les vaisseaux marchands abordent à la Corogne qui, depuis le règne de Charles III, entretient un commerce assez suivi avec l'Amérique, par les voies de Buenos-Ayres et de la Havane.

Le port est tellement fortifié d'ailleurs que les vaisseaux ne peuvent y entrer qu'en filant l'un après l'autre, l'espace d'une lieue, le long d'une côte hérissée de forts et de batteries.

Du côté de la terre on ne sauroit ouvrir de tranchée à cause de la nature particulière du sol.

La population de la ville n'est que

de huit mille habitans, mais en temps de guerre le séjour des flottes y amène un nombre considérable d'étrangers, et l'on a compté au Ferrol jusqu'à vingt mille individus à la fois.

Un immense bassin est destiné à recevoir les escadres; chaque vaisseau a son magasin à part où tout ce qui lui appartient est rangé dans le plus grand ordre. On n'a épargné pour former cet établissement ni argent, ni soins de tous genres.

CORDELIERS
OU
FRANCISCAINS.

Il y a à Compostelle et dans les autres villes de la Galice des couvens de différens ordres, et entr'autres de cordeliers.

Leur costume est le même que celui des religieux du même ordre que nous connoissions autrefois en France (1), mais la règle n'est pas tout-à-fait la même. Cet ordre se

(1) Voyez la planche en regard.

Franciscains.

divise d'ailleurs en plusieurs branches; les capucins et les récollets en tirent également leur origine.

L'ordre de Saint-François est un des plus répandus en Espagne. Fondé en 1209, il étoit remarquable par l'austérité de sa règle; la cour de Rome lui avoit conféré d'immenses priviléges.

La discipline des religieux espagnols, en général, est aujourd'hui fort relâchée. Les derniers rois, Charles III et Charles IV, ont pris des mesures efficaces pour la suppression de plusieurs couvens et la réduction d'un grand nombre de moines. On s'est occupé de réunir en un seul les divers établissemens du même ordre, et l'on défendoit à d'autres de recevoir des novices.

Le gouvernement trouve cependant son intérêt à maintenir les monastères, parce que les tributs qu'il perçoit sur les biens des moines surpassent les impôts que lui rapporteroient les mêmes biens entre les mains de particuliers.

Quoique les religieux soient extrêmement multipliés en Espagne, M. de la Borde combat par des calculs irrécusables, l'opinion commune que le nombre en est excessif. Ce nombre, dit-il, est moindre qu'il ne l'étoit en France, en proportion de la population et des revenus. Il dit aussi que les richesses du clergé d'Espagne, bien que considérables, ne le sont pas autant que l'étoient celles du clergé de France. « Les individus sont plus riches en Espagne, parce

qu'ils sont moins nombreux, mais le corps étoit plus opulent en France ».

En 1787 les revenus du clergé français, régulier et séculier se montoient à cent soixante-dix millions tournois; il s'en faut de beaucoup que le clergé espagnol jouisse d'aussi grandes richesses.

Voici, quant au nombre, les récapitulations que présente M. de la Borde:

EN ESPAGNE.

	Individus.
Religieux de 1925 couvens .	49,238
Religieuses de 1081 couvens.	22,347
Clergé séculier	60,238
Ministres et serviteurs des églises.	15,834
Total.	147,657

En France.

	Individus.
Clergé séculier	241,989
Religieux . . . 78,015 / Religieuses. . . 79,972	157,987
Ministres subalternes des églises	60,102
Total	460,078

« Le clergé de France, dit M. de la Borde, sur une population d'environ vingt-cinq millions d'habitans en fait donc un cinquante-deuxième, tandis que celui d'Espagne sur une population d'environ onze millions, n'en fait qu'un soixante-neuvième ».

Le peuple d'Espagne a une vénération extrême pour les religieux. On se range à leur aspect et on leur cède le haut du pavé : les personnes même

d'un certain rang partagent cette vénération, et n'abordent jamais un moine sans lui baiser respectueusement la main.

La même déférence a lieu à quelques égards pour les prêtres séculiers, elle n'a point de bornes quand ils portent le saint viatique à des malades. Il faut leur céder sa voiture si on les rencontre, accompagner le cortège à pied jusqu'à la maison du malade, puis le reconduire à l'église. Quelquefois même le *vénérable* (c'est le nom que l'on donne à l'ecclésiastique chargé de cette auguste fonction) s'empare d'une voiture vide qu'il trouve à la porte d'un hôtel, et le propriétaire du carrosse a bien de la peine à le retrouver.

Un des soins principaux du gou-

vernement, dans ces derniers temps, a été d'empêcher qu'on ne fît faire des vœux forcés aux religieuses. C'étoit le plus sûr moyen peut-être d'en diminuer le nombre.

Il régnoit autrefois en cette partie des abus intolérables, si l'on en juge par ce passage de la relation de madame d'Aulnoy.

« Ce sont d'ordinaire les plus belles filles d'une maison qu'on y met (dans les couvens), ces pauvres enfans y entrent si jeunes, qu'elles ne connoissent, ni ce qu'on leur fait quitter ni ce qu'on leur fait prendre. Dès l'âge de *six ou sept ans* et même *plutôt*, on leur fait faire des vœux; bien souvent c'est le père ou la mère, ou quelque proche parent, qui les prononcent pour elles, pen-

dant que la petite victime s'amuse avec des confitures, et se laisse habiller comme on veut.

« Le marché tient néanmoins; il ne faut pas songer à s'en dédire : mais à cela près, elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition.

« La maison des dames de Saint-Jacques à Madrid est magnifique; toutes celles qui les vont voir y entrent sans difficulté : leurs appartemens sont très-beaux; elles ne sont pas moins bien meublées qu'elles le seroient dans le monde.

« Il y a des couvens où les religieuses voient plus de cavaliers que les femmes qui sont dans le monde; elles ne sont aussi guères moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'es-

prit et de délicatesse qu'elles en ont..... mais il faut convenir qu'il s'en trouve parmi elles qui ressentent bien vivement d'avoir été sacrifiées de si bonne heure. Elles regardent les plaisirs qu'elles n'ont jamais goûtés, comme les seuls qui peuvent faire le bonheur de la vie. Elles passent la leur dans un état digne de pitié, disant toujours qu'elles ne sont là que par force, et que les vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou six ans, doivent être regardés comme des jeux d'enfans ».

On ne peut trop gémir sans doute sur des institutions qui condamnent au célibat une partie considérable et intéressante de la population; mais dans les pays où il n'existe point de monastères, toutes les filles *bien nées*

et sans fortune, trouvent-elles à se marier? Cette réflexion seule devroit arrêter beaucoup de déclamateurs.

En Angleterre, par exemple, les filles des pasteurs ou ministres de l'évangile accoutumées à plus d'aisance, à plus de luxe que les simples paysannes, tombent dans le plus grand embarras à la mort de leur père. Agées de seize ou dix-huit ans à cette époque fatale (1), obligées de céder

(1) Un prêtre anglican ne se marie guères que lorsque par l'entremise du seigneur ou *écuyer* de sa paroisse il a été pourvu d'un petit bénéfice. Il a d'ordinaire trente-six ou quarante ans lorsque cette bonne fortune lui arrive. S'il meurt entre cinquante et soixante ans, ses filles le perdent à l'époque même où elles ont le plus besoin de l'appui paternel.

à une autre famille le lieu qui les a vues naître, privées des protecteurs de leurs parens, et des bienfaits de la dame du village, qui désormais aura à s'occuper des nouveaux venus, à combien de piéges ne sont-elles pas exposées! La plupart des prostituées de Londres, sont des filles de ministres anglicans. Toutes les institutions sociales, quel que soit l'esprit qui les ait dirigées, conduisent souvent aux mêmes inconvéniens par des routes diamétralement contraires. C'est l'effet nécessaire de la société qui met aux prises tant d'intérêts particuliers, qui occasionne tant de froissemens inévitables. Mais il ne faut point, pour quelques maux privés, nous condamner ou à l'état de nature ou à la vie errante des Kalmouks. Les mœurs

des peuples nomades entraînent un inconvénient bien autrement funeste à la population ; c'est la polygamie.

Entre tous ces excès la route est difficile.

MOEURS ET COSTUMES

DES GALICIENS.

On peut comparer le genre de vie des Galiciens à celui de nos Auvergnats ou des Savoyards. Accoutumés à aller chercher dans les provinces voisines, et même en Portugal, des occupations et un salaire que le sol ingrat et la pauvreté de leur pays ne sauroient leur accorder, ils rapportent dans leur patrie, à la fin de la saison, ou après un intervalle de quelques années, le fruit de leurs travaux.

De là résulte un accroissement sen-

sible du bien-être de cette province qui est plus peuplée, relativement à son étendue, que ne le sont les autres contrées de l'Espagne.

Environ cent mille Galiciens émigrent tous les ans de cette province; soit pour embrasser le parti des armes, soit pour se faire domestiques, porte-faix, ou porteurs d'eau, soit pour aller travailler à la moisson dans les deux Castilles.

Les paysans portugais et castillans sont tellement accoutumés à ce supplément de bras, que leur indolence rend nécessaire, que si par quelque événement, les Galiciens trouvant assez d'occupations chez eux, n'émigrent pas dans la même quantité, les moissons et les vendanges en éprouvent un préjudice notable : une

partie de la récolte périt sur pied.

Ce n'est pas cependant que le sol de la Galice, soit frappé de stérilité. On y recueille même, à raison de l'humidité du climat, des fourrages et jusqu'à de l'avoine si rare en Espagne. Le froment, le seigle et l'orge y viennent en abondance. Des prairies naturelles et artificielles nourrissent une grande quantité de troupeaux.

Les domestiques galiciens sont actifs, fidèles et d'une discrétion à toute épreuve ; mais les fonctions viles auxquelles se soumet cette population, excitent le mépris des fiers Castillans : l'épithète de Galicien est souvent employée pour exprimer le dédain, comme l'est chez nous par le menu-peuple celle de Savoyard. Un

Castillan qui se plaint de ce qu'on lui a manqué, se venge par ce proverbe : « On m'a traité comme si « j'étois un Galicien. *He sido tratado « como si fuera un Galego* ».

Les Espagnols qui ont pour les Galiciens le même mépris que les Grecs affectoient pour les *épais Béotiens*, en oubliant apparemment le génie d'Hésiode, de Corinne, de Pindare et d'Epaminondas, devroient se souvenir que les Galiciens furent les premiers poëtes de l'Espagne. Ils ont encore dans leur ancien langage quelques traditions de leur antique poésie qui étoit déjà célèbre avant l'arrivée des Romains.

Le dialecte moderne des Galiciens, est mêlé de vieux Castillan, de termes portugais et d'expressions latines. Ce

peuple se vante de n'avoir été subjugué que par les Romains, et de ne s'être point confondu avec la population juive ou arabe. Aussi les Galiciens comme les habitans des Asturies et de la Biscaye, prennent-ils avec fierté le titre de vieux chrétiens, *Christianos vejos*.

Les Galiciens sont grands, robustes et s'endurcissent aisément aux fatigues. Les femmes sont blanches et assez belles. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs, leurs dents belles et bien rangées.

Dans cette province, tous les villageois, hommes, femmes et enfans ont coutume d'aller nu-pieds. Le costume des femmes est pittoresque (1).

(1) Voy. la pl. en regard de la pag. 210.

Tous les ans au mois d'octobre on tire la milice parmi les jeunes gens qui ont atteint l'âge de quinze ans. Les paysans hâtent par leurs vœux cette époque bien plus qu'ils ne la redoutent. La profession de soldat du roi leur donne droit au titre de cavaliers, *caballeros*.

« Les plus anciens habitans de la Galice, les *Callaici*, dit M. de la Borde, ne se mêloient d'autre chose que de la guerre, de la chasse, et ceux qui étoient les moins forts s'occupoient de la pêche. Leurs femmes labouroient la terre, semoient, faisoient la récolte, et prenoient soin de l'entretien de leur famille : quand elles accouchoient, leurs maris se mettoient au lit ; coutume aussi *bizarre qu'absurde*.

« Les Galiciens d'aujourd'hui conservent, non pas la sauvagerie de ces peuples primitifs, mais un éloignement pour ce qu'on appelle en général la civilisation. On ne trouve dans leurs montagnes que des mœurs simples et pures, aucune idée de luxe, un peuple tranquille et hospitalier ».

Je dois faire une observation sur le reproche d'absurdité et d'extravagance qu'adresse peut-être trop légèrement M. de la Borde aux Callaïciens.

La coutume dont il parle s'est retrouvée parmi une foule de peuplades sauvages en Afrique ou en Amérique. Des nations qui n'ont entr'elles aucune communication possible, n'ont pu se livrer sans quelque raison à

cette prétendue *absurdité*. Il est probable que les hommes ne se mettent point au lit en pareil cas par un motif superstitieux, mais pour se moquer de leurs voisins dont les femmes accoutumées à une vie plus molle, éprouvent moins de facilité dans l'enfantement.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

Royaume de Séville. . . . . Pag. 1
Description de Séville 4
Environs de Séville. 35
Ville de Xérès. 40
Chartreuse. 45
Ile de Léon 50
Cadix. 54
Commerce de Cadix. 71
Courriers espagnols. 80
Mœurs et costumes des habitans de Cadix 83
Algésiras 92
Gibraltar 98

Fortifications de Gibraltar. . . Pag. 120
Intérieur de la forteresse. 125
Description de la ville 128
Population juive. 131
Etat des Juifs en Espagne. Billets de confession. 136
Culture de l'Andalousie. Mines, etc. 140
Mœurs des Andalous. Majos et Majas. 148
Gitanos. 153
Fandango et boléro 178
Royaume de Galice. 189
Cordéliers ou Franciscains. 198
Mœurs et costumes des Galiciens. . 210

Fin de la Table du 3e. volume.

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID
Comunidad de Madrid

Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina
1357664